

## PEGUY ET L'AFFAIRE DREYFUS

par Roger KLOTZ

*Quand on a ses principaux amis,  
Monseigneur, comme je les ai,  
Chez les Protestants et chez les Juifs ...*  
Charles Péguy.

Péguy semble tenir une place ambiguë dans l'histoire de notre littérature. Comme ce dreyfusard socialiste a évolué vers le patriotisme et le christianisme, comme il est mort « au champ d'honneur » au début de la guerre de 1914, on en fait un ancêtre de l'idéologie vichyste, le rangeant ainsi aux côtés de Maurras. Ainsi catalogué, Péguy est en fait un méconnu qu'il faut périodiquement relire pour essayer de mieux le comprendre. Or, l'Affaire Dreyfus a marqué sa vie et celle de ses amis. Rechercher comment Péguy a vécu *L'Affaire* et comment il l'a perçue est peut-être un moyen de mieux comprendre l'homme et de mieux saisir l'originalité de l'écrivain.

### *Péguy dans L'Affaire.*

En 1898, au moment où Zola, en publiant *J'accuse*, transforme la condamnation de Dreyfus en *Affaire* politique, Péguy a 25 ans. Quelques mois plus tôt, il s'est marié. Il vient également de démissionner de l'Ecole Normale Supérieure, tout en pensant encore à l'agrégation de philosophie. Bernard Guyon dit :

« Ces années de jeunesse furent surtout celles des grandes amitiés, les premières, incomparables. Dès lors se forme autour de lui une troupe dont très vite il devient le chef. »<sup>1</sup>.

Parmi ces amis, il y a Mathiez, le futur historien de la Révolution, Jules Isaac, le futur Inspecteur Général d'histoire, Jérôme et Jean Tharaud. Bernard Guyon souligne « le prestige exercé très tôt par Péguy sur son entourage ». Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire *Expériences de ma vie – I – Péguy* de Jules Isaac ou *Notre cher Péguy* de Jérôme et Jean Tharaud.

Depuis quelques temps, Péguy est socialiste. Bernard Guyon cite des documents datant de 1895 et dit :

« Péguy est entré en socialisme comme on entre en religion. Son « engagement » fut la réponse à une « vocation », un « mystère de la charité ».

Comment cette vocation lui a-t-elle été révélée ? En quoi a-t-elle consisté ? Il est plus difficile qu'on ne croirait de répondre à ces questions ...

Sans doute il a cité ses trois introducteurs dans le socialisme. En premier lieu Jaurès, le grand modèle, l'homme qui unissait la pensée à l'action, la réflexion philosophique à l'engagement politique ... Puis Herr, le bibliothécaire de l'École, l'initiateur à la doctrine, le guide dans l'action, don t l'autorité et le prestige furent sur lui souverains ... Andler, enfin, auquel il n'a cessé de rendre hommage jusqu'en ses plus furieuses pages de *L'argent* en l'appelant toujours son maître, et qui, en 1895, dans cette Ecole Normale où il venait d'être nommé Maître de Conférences, prononça sur le marxisme une leçon qui fit sensation. »<sup>2</sup>

On note tout d'abord l'aspect mystique de l'engagement de Péguy. On note également, chez les « trois introducteurs » en socialisme du jeune écrivain, cette importance de l'union de « la réflexion philosophique à l'engagement politique ». Péguy, dans son engagement socialiste, agit en philosophe. On note enfin qu'à l'époque de Jaurès, de Herr et d'Andler, nous sommes loin encore de la scission de Tours. L'engagement de Péguy est donc un engagement marxiste.

Enfin, en 1897, Péguy venait de publier, à compte d'auteur, sa *Jeanne d'Arc*, dont les Tharaud ont bien vu l'originalité :

« Elle venait enfin de paraître, cette mystérieuse *Jeanne d'Arc* dont je n'avais fait qu'entrevoir le volumineux manuscrit dans la petite malle noire de la turne Utopie. C'était un drame en trois pièces. La première s'appelait *À Donrémy*, la seconde *Les batailles*,

la troisième *A Rouen*. Chacune de ces pièces était divisée en parties et ces parties en actes qui auraient bien exigé sept à huit heures de représentation. L'ouvrage se présentait sous la forme d'un gros bouquin de huit cents pages environ, je dis environ car les pages n'étaient pas numérotées. Un grand nombre d'entre elles ne contenaient qu'un vers, une strophe, une indication de scène, la durée d'un silence ou d'un entracte, ou même demeuraient d'une blancheur virginale. En tête cette dédicace étrange :

*A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu,  
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts,  
Pour tâcher de porter remède au mal universel :*  
En particulier,  
*A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,  
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine,  
Pour tâcher de porter remède au mal universel humain ;  
A toutes celles et à tous ceux qui auront connu le remède,  
C'est-à-dire  
A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,  
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine,  
Pour l'établissement de la République socialiste universelle,  
Ce poème est dédié.  
Prenne à présent sa part de dédicace qui voudra. »*

On note tout d'abord que ce « drame en trois pièces », affreusement long pour la scène, est plus un poème qu'une œuvre théâtrale. On pense ici à Claudel qui était obligé de remanier ses œuvres pour qu'elles « passent la rampe ». Les Tharaud notent également des pages qui « ne contenaient qu'un vers, une strophe, une indication de scène ... ». Il semble que Péguy veuille briser la composition typographique du livre. L'éclatement du langage poétique n'est peut-être pas, on le voit, que le fait du surréalisme. On note enfin l'importance de « cette dédicace étrange » : Il y a d'abord le style oratoire que soulignent les répétitions (« A toutes celles et à tous ceux ...»). Certaines expressions, comme « vécu leur vie humaine » ou « morts de leur mort humaine », donnent au texte un rythme qui fait penser à ce que peut être le rythme hébraïque. Tout cela donne à la prose de Péguy un caractère poétique. On a affaire à un verset, dont la forme semble inspirée des *Psaumes de David* et qui semble annoncer le verset claudélien. Bernard Guyon souligne enfin que Péguy, dans les derniers mots de

cette dédicace « lançait avec humour un véritable défi à sa droite et à sa gauche, à l'Eglise et au Parti ». Péguy n'est pas un simple militant, c'est un intellectuel engagé, c'est un mystique qui lutte contre le « mal universel ».

Le *J'accuse* de Zola, qui parut le 13 janvier 1898 dans *L'Aurore*, fut sans doute l'acte qui conduisit Péguy à s'engager :

« Le choc fut si extraordinaire que Paris faillit se retourner.

Pendant plusieurs jours il y eut comme une oscillation de Paris. J'allai voir Emile Zola, non par curiosité vaine. Je le trouvai dans son hôtel, rue de Bruxelles, 21 bis, dans sa maison de bourgeois cossu, de grand bourgeois honnête. Je ne l'avais jamais vu. L'heure était redoutable et je voulais avoir, de l'homme qui prenait l'affaire sur son dos, cette impression du face à face que rien ne peut remplacer. L'homme que je trouvai n'était pas un bourgeois, mais un paysan noir, vieilli, gris, aux traits tirés, et retirés vers le dedans, un laboureur de livres, un aligneur de sillons, un solide, un entêté, aux épaules rondes et fortes comme une voûte romaine, assez petit et peu volumineux, comme les paysans du Centre. C'était un paysan qui était sorti de sa maison parce qu'il avait entendu passer le coche. Il avait des paysans ce que sans doute ils ont de plus beau, cet air égal, cette égalité plus invincible que la perpétuité de la terre. Il était trappu. Il était fatigué. Il avait une assurance coutumière, commode. Son assurance lui était familière. Il avait une impuissance admirable à s'étonner de ce qu'il faisait, une extraordinaire fraîcheur à s'étonner de ce que l'on faisait de laid, de mal, de sale. Il trouvait tout à fait ordinaire tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il venait de faire, tout ce qu'il ferait ...

Il me dit la tristesse qu'il avait de l'abandon où les socialistes laissaient les rares défenseurs de la justice. Il pensait à la plupart des députés, des journalistes, des chefs socialistes. Il ne connaissait guère qu'eux. Je lui répondis que ceux qui l'abandonnaient ne représentaient nullement le socialisme ...

Cette *Lettre au Président de la République* ne fit scandale que parce que le public ne savait rien ...

Je ne veux retenir ici de cette Lettre que sa belle ordonnance classique et sa belle écriture ... La conclusion est sans aucun doute un des plus beaux monuments littéraires que nous ayons, et je me permets d'y insister.

Je ne connais rien, même dans *Les Châtiments*, qui soit aussi beau que cette architecture d'accusations,

que ces *J'accuse* alignés comme des strophes. »<sup>3</sup>

Si Péguy s'inscrit immédiatement dans le sillage de Zola, c'est qu'il voit en lui ce « laboureur de livres » qui vient de mettre dans son article tout le poids d'une œuvre littéraire gigantesque. Ce que Péguy voit en Zola, c'est « ce paysan qui [est] sorti de sa maison parce qu'il [a] entendu passer le coche », c'est cet intellectuel qui est sorti de son cabinet de travail pour prendre part aux affaires de la Cité. Lorsque Péguy dit que les députés, les journalistes et les dirigeants socialistes ne représentent pas le socialisme, il semble déjà annoncer ce qu'il dira dans *Notre Jeunesse* :

« Tout commence en mystique et finit en politique. Tout commence par *la* mystique, par une mystique, par sa (propre) mystique et tout finit par *de la* politique. »<sup>4</sup>

Dans cette perspective péguyste, Zola semble s'inscrire dans un courant mystique. On comprend donc que Péguy ait pu préférer la fin de *J'accuse* aux *Châtiments* ; peut-être cette comparaison contient-elle en germe certains développements de *Victor Marie Comte Hugo*. On retrouve ainsi une certaine unité dans l'engagement intellectuel de Péguy.

*L'Aurore* du 23 janvier 1898, datée par erreur du samedi 22, publie la lettre de Péguy à Zola. Il s'agit là d'une réponse à un article paru dans *La petite République* du 20 janvier 1898 et signé de tous les députés socialistes présents à Paris. Les chefs socialistes, craignant peut-être de voir les militants se détourner de la lutte des classes, condamnent le huis clos mais souhaitent dégager la responsabilité des socialistes de l'Affaire Dreyfus. On note dans la lettre de Péguy ses idées sur la Justice :

« Les socialistes, sous peine de déchéance, doivent marcher pour toutes les justices qui dont à réaliser ... Pour ces raisons, nous saluons comme les futurs citoyens de la cité socialiste les hommes de métier, les ouvriers manuels et intellectuels, en particulier les universitaires, qui ont quitté leurs travaux ordinaires pour travailler à l'entier recouvrement de la justice. »<sup>5</sup>

On note que Péguy ne parle absolument pas des députés socialistes mais des « ouvriers manuels et intellectuels » qui travaillent « à l'entier recouvrement de la justice ». A la démarche politique, Péguy préfère nettement la lutte des « hommes de métier »

pour la valeur morale, pour la justice.

C'est dans ce contexte que Péguy publie, du 1<sup>er</sup> février au 15 novembre 1899, une série de 11 articles dans *La Revue blanche* de Tadée et Alexandre Natanson. Dans ce foyer de dreyfusisme, où Léon Blum apparaît comme critique littéraire, les articles de Péguy sont publiés aux côtés de ceux de Lucien Herr et de Julien Benda. L'article que Péguy publie dans *La Revue blanche* du 15 août 1899, sur *la crise du parti socialiste et l'Affaire Dreyfus*, est révélateur de la pensée de Péguy :

« Que la culpabilité de Dreyfus ait été feinte, cultivée par les jésuites et par une immense majorité de catholiques, c'est un fait évident, important, et nous y reviendrons. C'est un fait évident, important, et nous y reviendrons. Mais, outre cela, tout ce qui touchait à l'Affaire Dreyfus eut dès le principe un caractère proprement religieux, au sens le plus respectable du terme ...

C'est ici la malchance inouïe des autoritaires, des chefs, de Vaillant, de Lafargue et de Guesde. C'est ici la débâcle de leurs prétextes. Les chefs n'ont pas voulu que le socialisme français défendît les droits de l'homme et du citoyen, parce que l'homme était un bourgeois défendu par des bourgeois ...

Dès à présent, de tout son pouvoir, de toute son autorité, de toute sa responsabilité, Guesde a collaboré avec les faussaires, avec les assassins, avec les bourreaux ... Pour n'avoir pas voulu faire de la justice bourgeoise, il a fait de l'injustice militaire. S'il y avait dans tout le parti socialiste un seul homme qui eût le tempérament révolutionnaire de Zola, si Jaurès n'était pas surtout ce qu'il est, un grand bâtisseur, un fondateur, il y aurait longtemps que l'état-major socialiste aurait reçu dans le masque un *J'accuse* non moins cinglant et non moins retentissant que l'état-major militaire. »<sup>6</sup>

Péguy souligne ici le caractère « proprement religieux » de l'Affaire Dreyfus. Péguy condamne Guesde qui se dégrade en ne faisant que la politique de son parti. S'il préfère Zola à Jaurès, c'est parce que, pour lui, l'Affaire Dreyfus est d'abord l'affaire des intellectuels. En tous cas, l'événement permet le talent de polémiste de Péguy.

Le dreyfusisme de Péguy s'est peut-être nourri, développé, dans l'atmosphère de la *Librairie socialiste*, ouverte le 1<sup>er</sup> mai 1898, sous le nom de Georges Bellais. Les Tharaud rapportent bien l'ambiance de la

maison :

« Je ne sais pas si la librairie Bellais vit jamais beaucoup de clients, mais elle était toujours pleine. Elle était pleine de normaliens et d'étudiants sorboniques qui s'y donnaient rendez-vous pour parler de l'Affaire et s'échauffer en commun ...

Apprenait-on soudain que les anti – dreyfusards allaient manifester en Sorbonne, ou qu'un de ces messieurs Aulard, Seignobos ou Buisson, était déjà investi dans son cours par des furieux qui réclamaient sa démission ou sa tête, aussitôt tout ce monde s'élançait sur le porte – parapluie, je devrais dire plutôt sur le râtelier d'armes, car en ces années belliqueuses de 98 et 99, où des luttes épiques secouaient tous les jours le Quartier, ce porte – parapluie débonnaire était copieusement garni de cannes et de gourdins en prévision de bagarres ...

Péguy marchait en tête, sa grosse canne noire à la main, qu'il tenait par le milieu comme un bâton de commandement. Dans ces échauffourées, il apportait l'ardeur d'un compagnon de Jeanne elle-même se jetant sur un parti anglais dans la plaine. On le voyait alors déployer des talents de stratège dont il était très fier ...

Cette atmosphère de bataille l'enchantait. Jamais il n'a été un pacifiste. Pour lui, l'Affaire Dreyfus, ou plutôt son Affaire Dreyfus, l'Affaire telle qu'il la comprenait, ne pouvait s'expliquer que par un besoin d'héroïsme qui saisit, disait-il, toute une génération ..., par un besoin de guerre, par un besoin de sacrifice, et il allait jusqu'à écrire par un besoin de sainteté.

Lors d'un procès Zola qui se jugeait à Versailles, les sergents de ville lui brisèrent sa canne sur le dos, sa fameuse canne noire, don de sa belle – mère. On l'arrêta dans la cour des Maréchaux et on le conduisit au poste, où notre vieux maître d'histoire, M Monod, alla le délivrer, tout meurtri d'un passage à tabac et zébré de coups de cravache. »<sup>7</sup>

Péguy, qui s'est engagé dans la presse, s'engage également, avec ses amis, dans les manifestations de rue. Il a peut-être besoin de prolonger le travail de la pensée par l'action collective. Il semble un peu illustrer la manière dont Sartre envisage les rapports de l'écrivain et de la société :

« Si la société se voit et surtout si elle se voit *vue*, il y a, par le fait même, contestation des valeurs établies et du régime : l'écrivain lui présente son visage, il la somme de l'assumer ou de changer ... Ainsi, l'écrivain donne à la société *une conscience malheureuse*.



De ce fait, il est en perpétuel antagonisme avec les forces conservatrices qui maintiennent l'équilibre qu'il tend à rompre. »<sup>8</sup>

### *L'Affaire dans l'œuvre de Péguy.*

En avril 1910, *Les Cahiers de la Quinzaine*, que dirige Péguy, publie, sur l'Affaire Dreyfus, un livre de Daniel Halévy, *Apologie pour notre passé*.

Daniel Halévy est le fils de Ludovic Halévy qui, avec Meilhac, composa la plupart des livrets d'Offenbach. Cet historien, qui admirait Proudhon et Nietzsche, qui fut le confident de Degas, est apparenté aux Berthelot, à Georges Bizet. C'est loin d'être un inconnu. Il avait été un des premiers dreyfusards. En 1907, Péguy avait donc demandé à Daniel Halévy un cahier sur *L'histoire de l'Affaire Dreyfus* de Joseph Reinach. Péguy donna le bon à tirer en avril 1910. Pour l'essentiel, *Apologie pour notre passé* s'appuie bien sur l'ouvrage de Joseph Reinach, que Daniel Halévy présente ainsi :

« C'est une rare fortune qu'un tel instrument pour étudier des années proches. Elle est remarquable par l'esprit de justice et de bonté qui l'anime, par la richesse et l'honnêteté documentaires ; elle est considérable par la masse des faits clairement ordonnés. »<sup>9</sup>

Bernard Guyon rapporte pourtant qu'en lisant les épreuves, Péguy se révoltait. Il faut donc rechercher ce qui, dans *Apologie pour notre passé* a entraîné la révolte de Péguy. Peut-être y-a-t-il d'abord la manière dont sont présentées, chez Halévy, certaines informations de Reinach :

« Le 14 septembre 1896, *L'Eclair* publie un article où le procès de 1894 est relaté dans ses détails, la pièce secrète divulguée. Quelque officier, quelque agent du ministre, l'avait communiqué.

N'aurions-nous pas été dès lors fondés de protester ? Oui, semble-t-il ...

Nous n'en fîmes rien. Tout au contraire : comme en d'autres temps Scheurer et Trarieux, nous nous laissons rassurer par l'allégation d'une pièce secrète. M. Reinach ne mentionne pas une seule protestation contre la procédure illégale dont un premier aveu venait d'être donné. »<sup>10</sup>

La révolte de Péguy s'explique surtout par la manière dont Halévy aborde le sujet :

« Dix années ont passé depuis celle-là qui nous a divisés dix courtes années, longues en nos vies. Nous avons connu jeunes le combat et la victoire. Ce sont de beaux souvenirs ; ils nous laissent sans joie ... C'est un sujet que nous négligeons aujourd'hui ... Cette année 1898, qu'ignorent les jeunes gens d'aujourd'hui, nous aura sans doute marqués pour la vie ...

...  
Vainqueurs, que nos voix sont discrètes ! Mais voici qui est singulier : ceux-là même que nous vainquîmes aujourd'hui parlent haut ... Le silence est de nouveau vaincu, et ce sont nos vaincus qui parlent seuls, qui nous insultent. »<sup>11</sup>

Dans cette « lassitude », dans cet étonnement à voir les vaincus insulter les vainqueurs, il y a peut-être ce que Pierre Guiral appelle « cet humanisme quasi désespéré d'Halévy »<sup>12</sup> qu'il oppose à l'optimisme de Péguy.

Il y a peut-être d'autres raisons à cette opposition entre Halévy et Péguy. Sébastien Laurent montre en effet que « l'ambiguïté du récit d'Halévy ... fut largement exploitée par la presse nationaliste »<sup>13</sup>. Péguy, pour sa part, refuse de se laisser abuser. Bernard Guyon rappelle que, à travers Halévy et à travers Jean Variot, cité dans l'envoi final, Péguy s'adresse aux « chefs spirituels de la droite française qui, depuis six mois, proclamaient que l'auteur du *Mystère* avait renié ses erreurs, était l'un des leurs. Avec une clarté sans erreur, il leur répondait : Non ! »<sup>14</sup>. *Notre Jeunesse* est donc, selon l'expression de Bernard Guyon, « une apologie pour Israël ».

Il y a d'abord le portrait de Bernard Lazare sans lequel, selon Anna Arendt, on ne saurait peut-être rien sur « le premier des dreyfusards »<sup>15</sup> :

« Il avait indéniablement des parties de saint, de sainteté. Et quand je parle de saint, je ne suis pas suspect de parler par métaphore. Il avait une douceur, une bonté, une tendresse mystique, une égalité d'humour, une expérience de l'amertume et de l'ingratitude, une digestion parfaite de l'amertume et de l'ingratitude, une sorte de bonté à qui on n'en remontrait jamais, une sorte de bonté parfaitement renseignée et parfaitement apprise d'une profondeur incroyable. »<sup>16</sup>

Bernard Guyon montre surtout que, bien plus qu'un

hommage à l'ami disparu, ce portrait est une exaltation de la mystique juive :

« Je le vois encore dans son lit, cet athée ruisselant de la parole de Dieu. Dans la mort même, tout le poids de son peuple lui pesait sur les épaules. Il ne fallait point lui dire qu'il n'en était point responsable. Je n'ai jamais vu un homme ainsi chargé, aussi chargé d'une charge, d'une responsabilité éternelle ... Dans les souffrances les plus atroces, il n'avait qu'un souci : que ses Juifs de Roumanie ne fussent point omis *artificieusement*, pour faire réussir le mouvement, dans ce mouvement de réprobation que quelques publicistes européens entreprenaient alors contre les excès des persécutions orientales. »<sup>17</sup>.

Péguy reproche ensuite à l'Eglise catholique de méconnaître la « charité », c'est-à-dire l'amour. S'il y a ainsi unité dans la pensée de Péguy, si son socialisme peut converger vers le christianisme, c'est qu'il est avant tout un mystique :

« Tout commence en mystique et finit en politique. »<sup>18</sup>

Enfin, *Notre Jeunesse* est peut-être également une apologie de la mystique républicaine. Evoquant un article de Maurras se déclarant prêt à mourir pour le rétablissement du roi, Péguy dit :

« Tout cela c'est très bien parce qu'ils ne sont qu'une menace imprécise et théorique. Mais le jour où ils deviendraient une menace réelle ils verraient ce que nous sommes capables de faire pour la République. »<sup>19</sup>

Il y a, on le voit, un rapprochement étroit entre la mystique juive de Bernard Lazare et la mystique républicaine de Péguy. Cela provient peut-être de ce qu'on ne peut être véritablement juif et véritablement chrétien que dans une République qui ne s'appuie sur aucune religion.

Pierre Guiral a noté combien Halévy a été blessé par *Notre Jeunesse*. Il a publié, en le résumant parfois, un texte inédit qui provient des archives de Léon Halévy, le fils de Daniel :

« J'avais à peine écrit ces lignes (où il rattachait Péguy à la race de Corneille) que j'eus en mains et lus le cahier de Péguy, *Notre Jeunesse* ; mon *Apologie* est assez bien déshonorée. »<sup>20</sup>

On comprend donc que Péguy éprouve le besoin de se justifier dans *Victor Marie Comte Hugo* :

« Si j'ai fait à Halévy cette offense que je n'ai point vue, je lui en demande pardon. Si j'ai offensé Halévy dans mon dernier cahier, je lui en fais, par les présentes, réparation ...

Il ne faut pas nous le dissimuler, Halévy, nous appartenons à deux classes différentes ... Vous appartenez, et ici je vous prévient que je ne vous offense pas, vous êtes, vous appartenez à une des plus hautes, des plus anciennes, des plus vieilles, des plus grandes ... une des plus nobles familles de la vieille tradition bourgeoise orléaniste. »<sup>21</sup>

Le différend fut-il éteint ? Daniel Halévy dit, en conclusion de son *Péguy et les cahiers de la quinzaine* :

« Tout lecteur de Péguy aura remarqué que je n'ai pas fait mention de *Victor Marie, Comte Hugo*. La raison de ce silence, c'est que le livre avait été écrit pour terminer le différend qui s'était élevé entre nous après la publication de mon *Apologie pour notre passé*. Ainsi, Péguy le termina-t-il en effet, non sans négliger de prendre ses avantages. Je n'aurais pu revenir là-dessus sans donner moi-même à mon commentaire un caractère personnel, qui ne convenait pas. D'où mon silence.

Peut-être aurais-je pu aborder le sujet avec simplicité. Je ne l'ai pas fait, je ne le ferai pas. Dans mon 1<sup>er</sup> essai, publié en février – mars 1914, j'avais tout effacé par une brève allusion, que très peu comprirent, mais que Péguy comprit assurément. La voici : Péguy, loup baptisé, n'a pas limé ses dents ... Il fait la guerre ... Il la mène avec toute l'ardeur de son tempérament, avec le dédain du pamphlétaire pour le juste, avec une dureté dont il souffre lui-même ... Le combat, la solitude sans terme développent en lui les humeurs âcres et « haïssantes » ... Péguy a ces mauvaises tristesses de l'âme, il a aussi la pureté. »<sup>22</sup>

La distance qu'Halévy prend ici avec Péguy s'explique peut-être par la date à laquelle l'ouvrage paraît. Un court avant – propos est daté d'*octobre 1940*. « L'achèvement d'imprimerie » est d'*octobre 1941*. Pierre Guiral, qui l'a approché et qui a publié sur lui une *esquisse d'un itinéraire*, dit :

« Daniel Halévy commence sa vie d'homme et

d'écrivain par le dreyfusisme et par Péguy, mais, tout en restant fidèle au contact avec l'inspiration socialiste, au moins avec celle de Proudhon, tout en étant lié à une élite ouvrière ou pour mieux dire paysanne et plus encore artisanale, il s'est peu à peu, autour des années 1911 – 1912, rapproché des idées conservatrices, admirant Maurras, dénonçant 89, mettant son espoir dans le Maréchal Pétain. »<sup>23</sup>

Ainsi, la distance qu'Halévy prend vis – à – vis de Péguy s'éclaire d'un jour nouveau : au moment où Daniel Halévy se rapproche de Maurras et du Maréchal Pétain, il s'éloigne de Péguy.

Le dreyfusisme de Péguy ouvre au contraire la voie à d'autres courants. Edwige Plenel dit, dans *Le Monde* du 17 janvier 1992 :

« Fondée en 1942, mais officiellement déclarée en mai 1946, l'*Amitié Charles Péguy* s'est efforcée de combattre l'annexion de celui-ci par l'extrême – droite, et la stigmatisation qui en découlait. Inlassable archiviste, Jean Bastaire a prouvé que, dès ses origines, la Résistance a su ressaisir Péguy contre Vichy, d'Edmond Michelet, polycopiant un long passage de *L'argent, suite*, dès le 17 juin 1940, à Aragon et Vercors, publiant un *Péguy, Péri* aux Editions de Minuit. »

En ouvrant ainsi la voie à la mystique de la Résistance, Péguy est toujours resté, on le voit, l'ange blanc de la République, celle qu'incarne *La Marseillaise* de Rude.

L'Affaire Dreyfus a vu l'apparition des intellectuels. Elle marque un tournant dans l'histoire des mentalités, en ouvrant définitivement la voie à la mystique républicaine. Entre Zola et Péguy, la différence et fort ténue. *J'accuse* est l'acte fondateur derrière lequel se sont engagés Péguy et Jules Isaac. L'action de Zola s'inscrit, on le sait, dans la logique de son engagement littéraire et social : *J'accuse* est la suite des *Rougon – Macquart*. Peut-être, Péguy se retrouve-t-il en Descartes lorsqu'il dit que l'important c'est de « partir, marcher droit, arriver quelque part »<sup>24</sup>. Si Péguy a « marché droit », c'est parce qu'il a toujours lutté pour la mystique républicaine. Pour cela, il aurait peut-être pu reprendre à son compte la révolte d'Albert Camus :

« La révolte bute inlassablement contre le mal, à par-

tir duquel il ne lui reste qu'à prendre un nouvel élan. L'homme peut maîtriser en lui tout ce qui doit l'être. Il doit réparer dans la création tout ce qui peut l'être ...

Ceux qui ne trouvent de repos ni en Dieu ni en l'histoire se condamnent à vivre pour ceux qui, comme eux, ne peuvent pas vivre : pour les humiliés. »<sup>25</sup>

<sup>1</sup> Guyon (Bernard) – *Péguy*. Paris, Hatier (coll. *Connaissance des lettres*), 1960. P. 28.

<sup>2</sup> Op. Cit. P. 30.

<sup>3</sup> Péguy (Charles) – *Les œuvres récentes de Zola*. In *Œuvres en prose complètes T 1* coll. *La Pléiade*, Paris, Gallimard, 1987. P. 244 sq.

<sup>4</sup> Péguy (Charles) – *Notre Jeunesse*. Paris, Gallimard, 1933. P.27.

<sup>5</sup> Péguy (Charles) – *Œuvres en prose complètes. I. La Pléiade*. P. 45.

<sup>6</sup> Ibidem P 228 sq.

<sup>7</sup> Op. Cit. P 83 sq.

<sup>8</sup> Sartre (Jean-Paul) – *Situations II*. Paris, Gallimard, 1948. P. 129.

<sup>9</sup> Halévy (Daniel) – *Luttes et problèmes. Apologie pour notre passé. Histoire de quatre ans*. Paris, Marcel Rivière, SD. P. 23.

<sup>10</sup> Op. Cit. P. 20.

<sup>11</sup> Op. Cit. P. 95

<sup>12</sup> Guiral (Pierre) – *Daniel Halévy, esquisse d'un itinéraire*. In *Contrepoints*, 1976. P. 95.

<sup>13</sup> *La postérité de l'Affaire Dreyfus*. Paris, 1998. P. 48.

<sup>14</sup> Op. Cit. P.67.

<sup>15</sup> Titre d'un important ouvrage de Denis Bredin sur Bernard Lazare.

<sup>16</sup> *Notre Jeunesse* P 77 sq.

<sup>17</sup> ibidem P 105

<sup>18</sup> ibidem P133

<sup>19</sup> ibidem P. 217.

<sup>20</sup> Op. Ci. P. 34

<sup>21</sup> *Victor Marie Comte Hugo*, Paris, Gallimard, 1934. P. 18.

<sup>22</sup> *Péguy et les Cahiers de la Quinzaine*. Paris, Grasset, 1941. P. 392.

<sup>23</sup> Op. Cit. P. 80.

<sup>24</sup> *Note conjointe*. Paris, Gallimard, 1935 P. 41.

<sup>25</sup> Camus (Albert) – *L'homme révolté*